

FLORENCE MAILLY

ANABASIS



Florence Mailly

Anabasis

© Florence Mailly, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8041-5

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Daniel,

À Jacques,

À Marie et Pierre,

À Mathilde, qui avait commencé *Anabasis*, et l'a emporté comme viatique,

À mes parents, mes frères, ma famille, mes amis,

À ceux qui me feront l'amitié d'ouvrir la porte de mon imaginaire pour suivre mon chemin.

« Pour le sage, au contraire, il n'est rien d'invisible, sinon ce qui n'est pas, sinon la pure absence. »

Brunelleschi

CHAPITRE I – Le bateleur

Aussi loin que je me souviens, je suis étrangère à ce monde. Je me souviens alors de ce voyage à New-York. Je me promenais dans les rues géométriques et grises et froides, comme un quadrilatère, comme un grillage dont les fils étouffants me retenaient. Je marchais la tête levée, dans le gris de la ville, et le jardin enserré dans ses entrailles, m'attirait. Central Park. Comme un paysage des tableaux de la Renaissance, ce décor choisi, artificiel, redondant et lisse contrebalançait la géométrie des rues. Puis Broadway, comme une évidence d'un autre lieu, d'une autre culture mais comme une reconnaissance profonde. J'ignorais que Broadway, ce « chemin étranger » était une ancienne piste indienne qui serpente comme une danse vers la mer, vers l'Ancien Monde. Et soudain, ce sont les couleurs, les ors et les rouges qui m'ont appelée, sur les trottoirs et devant ces montagnes de buildings éclataient les dorures des « standpipes », des bouches d'incendie. Ma rêverie sur ces objets en construisait le sens ; n'étaient-elles pas des totems indiens, des divinités des premiers habitants de cette terre, des symboles de la survivance d'une présence créée par cet or éclatant et ces couleurs ? Je les photographiais comme des signes amis d'une culture partagée, sans comprendre d'ailleurs mon attirance profonde pour ces bouches. Elles me parlaient comme des oracles, leur parole coulait dans mon esprit, j'écoutais des chants indiens d'un temps ancien puis aussi ceux des conquérants, ceux qui avaient redécouvert cette terre. Je voyais Christophe Colomb et son étonnement, comme on sait dans un rêve que les simulacres ne sont que l'expression de la métamorphose du réel et qu'ils sont le réel aussi. Plus je m'approchais de ces bouches, plus des textes résonnaient dans ma tête et avec une extrême évidence, la poésie était là, comme une révélation. Je comprenais les « standpipes », elles me parlaient à l'oreille, symboles figés des Amérindiens. Tout au moins, instantanément, en écoutant et sans comprendre, je les percevais de cette manière-là, figures rassurantes d'un passé, qui permettaient l'Histoire puisqu'elles semblaient créer un lien entre les siècles. Ces traces infimes mais présentes du passé le révélaient de loin en loin comme, dans le brouillard, la corne de brume semble inventer un lien sonore entre le bateau et la côte, qui indéfectiblement, le rend encore présent au monde, alors que déjà il sombre. J'avais envisagé ce voyage pour photographier New-York et je me trouvais

fascinée par ces « standpipes » qui donnaient l'impression de s'opposer à cette ville dans la mesure où elles réfutaient et sa froideur et les formes tranchées, comme taillées au couteau, de ses buildings. Je travaillais à l'époque, pour le journal Art et Géographie et je m'étais donné pour mission de dévoiler d'autres facettes de cette ville si stéréotypée et qui se présentait éternellement sous le même angle de vue dans les magazines ou les livres d'art.

Charles, un ami libraire m'avait accompagnée dans ce voyage. Il me répétait à l'envi que Colomb avait compris qu'il se rapprochait de la terre lorsqu'il vit enfin de l'herbe flotter sur l'eau. Tu comprends, me disait-il, ce sont ces signes anecdotiques – ce qui ne se remarque pas lorsqu'on marche sur un chemin – qui ont dévoilé le Nouveau Monde. Colomb raconte aussi, dans ses relations de voyage, qu'un feu sur la berge, lui a révélé la présence humaine. Un feu, comme, il y a des milliers d'années, l'homme a réussi à le maîtriser, à le domestiquer et à lui donner une dimension sacrée de son humanité. Je regardais les « standpipes », qui, elles, devront éteindre le feu, un jour. Et cette ville, à l'évidence, en avait peur.

Charles regardait encore une fois le paquet ficelé contenant le manuscrit acheté à Madrid, lors de l'escale avant New-York. Un descendant de Christophe Colomb nous l'avait vendu en plaisantant sur le fait que, lui, n'avait jamais mis le pied en Amérique. Il était fier d'être resté toute sa vie en Espagne et essentiellement à Madrid. Il nous avait emmenés dans tous les bars à tapas et nous avait déroulé ce parcours comme un chemin initiatique dans la connaissance de cette ville. Je me souvenais qu'à Madrid, souvent son regard s'attardait sur moi, je ressentais à la fois une gêne mais aussi une connivence, comme si, parfois, son regard hypnotique avait le pouvoir de créer un lien entre nous deux, l'espace d'un instant. Les saveurs des tapas se mélangeaient au vin madrilène et aux intonations parfois bruyantes et parfois chantantes de la langue. Je distinguais quelques mots qui ressemblaient au latin mais je me laissais plutôt bercer par cette ambiance de fête incessante comme un carnaval préparé pour la sortie des bureaux. Je me sentais bien à Madrid et j'ignorais à quel point j'allais me sentir comme nue à New-York, comme une mendiante dépouillée qui, à force de vivre dans la rue, aurait oublié son passé. Il n'y avait pas de passé à New-York et instinctivement, je m'étais raccrochée aux « standpipes », projection imaginaire, symbolique et intuitive, d'un monde perdu.

Quant à notre escale dans la capitale espagnole, elle s'était écoulée de bar à

tapas en bar à tapas, les ruelles se ressemblaient et déjà se mélangeaient. Je voyais les couleurs de Madrid, je remarquais les pierres dans les ruelles et la chaleur, comme une moiteur qui m'entourait. L'après-midi finissait et il était temps de s'envoler vers New-York, loin de cette ville enveloppante et connue, parce qu'elle appartenait à un champ de culture, qui, je le sentais profondément, coulait dans mes veines. Cependant, ce n'était pas Charles qui avait formulé le moindre vœu ou le moindre désir vers cette destination lointaine, c'était moi. Je savais qu'il fallait que je mette le pied dans le « Nouveau Monde », il fallait que j'apprivoise cette attirance qui m'avait ravie pour m'envoler au-dessus de l'Atlantique vers une ville que j'imaginais bien froide, bien glaciale, dans toute sa conception et dans tous ses recoins. Pourtant, c'était bien New-York qui m'attirait assez pour que je prenne, quelques semaines plus tôt, les billets d'avion et que je réserve l'appartement avec vue sur Central Park.

Des strates de souvenirs vagues ou plutôt d'impressions me revenaient. Mon grand-père m'avait offert « *Gaspard de la nuit* » d'Aloysius Bertrand et « *le Pays où l'on n'arrive jamais* » d'André Dhôtel, et j'ignore pourquoi ces livres me ramenaient à New-York. Je n'avais plus que des lambeaux de souvenirs de ces œuvres comme on peut sortir d'une vieille boîte en fer blanc – dont la décoration publicitaire pour des biscuits dentelés avait jauni – des photos en noir et blanc de personnes qui appartiennent à votre famille mais dont vous ignorez le nom, la parenté, l'âge de la photo et leur vie entière que quelque grand-mère vous a racontée avec ce qu'on lui avait déjà raconté. C'est incroyable comme une vie peut se résumer à quelques phrases, à quelques mots qui sont comme un sésame vers ces existences ignorées. Achille m'avait longuement parlé de son propre grand-père, guérisseur, dont il gardait précieusement l'ancre de son bateau de pêche, une hélice d'avion que cet homme avait trouvée en mer et surtout quelques récits de sa bonté, de son dévouement et de ses qualités culinaires. Je pensais soudain à lui, qui me manquait déjà, moi qui étais à New-York désormais.

De ces ouvrages lus pendant l'enfance, j'avais gardé une fascination pour la rêverie, les lieux imaginaires et réels et je me sentais marquée par cette opposition entre la ville et le parc.

Mes déambulations, mes photos de « standpipes » m'amenaient à regarder cette ville comme Œdipe au pied du Sphinx, l'instant suspendu d'avant l'énigme, dans ce silence absolu d'une temporalité abolie. Cette énigme

s'imposait à moi et j'étais venue à elle, comme le héros des romans de chevalerie qui part à l'aventure, sans connaître les épreuves qui l'attendent, tout en sachant, au plus profond de lui-même qu'elles sont et qu'il faut qu'elles soient pour qu'il puisse apprendre sur lui-même. Je retrouvais, bien sûr, au détour d'une rue quelques pièces d'un puzzle qui venaient d'Europe; une boulangerie dont les murs de briques chaulés, les boiseries laquées de noir des fenêtres, comme la grille de fer forgé délimitant une courette, elle aussi pavée de briques, m'évoquait l'Angleterre, les abords de Londres. Mais aussi, la présence de la cuisine, qui pour les New-yorkais se devait d'être italienne et pour le mieux, française. Puis les échoppes juives des bijoutiers, image d'Epinal de l'Europe du Nord, des quartiers d'Amsterdam. Bien sûr, l'Ancien Monde surgissait à chacun de mes pas, mais édulcoré plus précisément métamorphosé.

C'est en mangeant un hamburger devant l'immense baie vitrée où se dévoile la Skyline, dans le bar du Dizzy's club du Lincoln Center, près de Columbus Circle, que la question me revenait : qu'étais-je venue faire à New-York et comme j'avais pu le pressentir, quelle énigme, celle qui s'était imposé d'elle-même dans cette ville labyrinthique, avais-je à résoudre ? Le jazz semblait jouer pour me secouer, je m'abîmais dans une mélancolie, exacerbée par un profond sentiment de solitude et d'incompréhension. Charles était resté à l'appartement, il travaillait sur ses manuscrits et ce n'était pas Charles, cet ami libraire qui avait fini par désirer m'accompagner à New-York, qui pouvait partager mon désarroi inexplicable. Il recherchait à la grande bibliothèque de New-York, une lettre de Marcel Proust, qui devait éclairer ses recherches. Il s'enfermait dans les dédales biographiques de cet écrivain et plus je regardais Charles travailler, chercher les moindres détails de la vie de Proust, plus je me disais qu'il n'avait nullement envie de se pencher sur lui-même, comme un arbrisseau dans l'ombre d'un grand arbre – comme ces cèdres du Liban que j'avais pu admirer – qui peut cacher l'arbre malingre et en même temps le protéger. Moi, je me sentais plutôt comme un platane, sur le bord d'un chemin, seul et accompagné aussi de tous les autres platanes, qui, en ligne, bordaient avec moi cette route ou plutôt la dessinaient comme une ligne de fuite sur un tableau de Masaccio, qui ouvre à la fois un chemin terrestre que l'on peut suivre à l'œil nu, dans une certaine mesure, mais aussi une route imaginaire qui erre et s'en va où nul le sait ou plus exactement où vous la mènerez.

Vaguement, au son du jazz, me revenaient à l'esprit, ces « standpipes » comme des signaux lointains, comme des phares dans un brouillard tels que,

difficilement, le capitaine de vaisseaux les devine mais attend prudemment d'être assuré de leur existence, car alors, au-delà de la déception, de l'émotion désespérée d'être perdu, d'être seul au monde et à jamais, il hésite et se pose la question, peut-être plus légitime de savoir si l'apparition de ce phare dans la nuit et le brouillard, relève d'une espèce de miracle. J'avais beaucoup de mal à démêler mes impressions, seule l'image obsédante de ces « bornes d'incendie » revenait. Elles étaient souvent dorées et rouges et je me plaisais à penser à Byzance, même si le rapport n'avait pas lieu d'exister, l'image d'une Byzance fastueuse, cliché de nos mémoires profondément orales, s'imposait avec force. Byzance, car la situation géographique de New-York, me donnait à songer à la Corne d'or et cet or, je ne le trouvais que dans l'éclat – étranger au reste de la ville – de ces « standpipes ». Byzance, dès 330 après JC, devenue déjà Constantinople, synthèse de l'Orient et de l'Occident, synthèse des villes de grande renommée, de Jérusalem à Rome et à la fois Jérusalem et Rome même, puisqu'elle était chrétienne et païenne à la fois, qu'elle possédait les reliques les plus sacrées de la Chrétienté et le trépied de Delphes, l'omphalos, la ville nombril du monde. Achille, passionné d'histoire, m'avait longuement entretenue de cette ville et de son histoire, entre l'Histoire et le mythe. Il m'avait appris que l'hippodrome de Byzance était le lieu névralgique du pouvoir et du peuple. Les couleurs, échos dans mon esprit aux couleurs des « standpipes », donnaient, par leur symbolique, une dimension mythique aux jeux. Les factions, sur l'hippodrome, se divisaient en blanc ; les religieux, en rouge ; les guerriers et en vert ; les travailleurs. Cependant, en cette époque où la terre renvoyait au ciel, on pouvait lire dans ces couleurs, les symboles des saisons comme les symboles des planètes : Vénus la blanche, Mars la rouge et la Lune pour le vert. Puis quelques siècles plus tard, on prendra la statue d'Héraclès, dressée sur l'hippodrome, pour la représentation d'un barbare et on en viendra même à la fouetter et insulter celles des déesses, pâles figures déchues de sorcières. Mais Achille, dans ses récits vivants et enthousiastes, avait fait revivre Byzance dans mon esprit et elle se rappelait à moi, surtout la splendeur de Sainte Sophie, reconstruite par Justinien, qui s'avance dans la basilique, le lundi 27 décembre 537, s'agenouille et prie avant de prononcer : « Ego ton Salomona enikesa ! », « Salomon, je t'ai vaincu ! ». La plus grande église du monde défie le Temple de Salomon, détruit en 567 avant JC par les Babyloniens. Je divaguais, je rêvassais en finissant ma bière et mon hamburger.

Achille me revenait à l'esprit, je l'avais rencontré, quelques années